

V^e CONGRES MARX INTERNATIONAL

UNIVERSITE PARIS X NANTERRE

3 au 6 octobre 2007

Titre de l'intervention : La critique du fétichisme économique, fil rouge du *Capital*.

Résumé :

Après avoir rappelé la définition marxienne générique du fétichisme par le double mouvement de *réification* des rapports de production par confusion de ces rapports avec leurs supports matériels et de *déification* (de personnalisation surhumaine) consécutive de ces mêmes supports, la communication rappelle les différentes formes et figures que revêt le fétichisme dans le cours du *Capital*, depuis le fétichisme de la marchandise jusqu'à celui du capital fictif, avant d'établir que la présence du concept de fétichisme est ce qui signe l'intention critique même de Marx en même temps que ce qui la légitime épistémologiquement, en inscrivant le fétichisme au cœur de la contradiction sujet/objet qui caractérise la praxis économique capitaliste.

LA CRITIQUE DU FETICHISME ECONOMIQUE, FIL ROUGE DU CAPITAL

INTRODUCTION

Rares sont les lecteurs et les commentateurs du *Capital* qui ont su relever la présence en lui du concept de fétichisme. La grande masse des études auxquelles cette œuvre maîtresse de Marx a donné lieu ne mentionne pas même ce concept. Etant donné la difficulté qu'il présente, cette omission serait compréhensible sinon franchement excusable de la part des ouvrages de vulgarisation. Mais on le relève tout autant au sein de la plupart des études savantes qui lui ont été consacrées, dont le concept de fétichisme est absent voire délibérément écarté. On se souvient, par exemple, de la recommandation de Louis Althusser, dans *Lire Le Capital*¹, de sauter le premier chapitre dans lequel ce concept est d'emblée introduit. On retrouve cette même omission dans l'ouvrage de Jacques Bidet, *Que faire du Capital ?*², qui ne lui consacre aucun développement. Et si le même corrige en partie l'omission dans son autre ouvrage consacré au *Capital*, *Explication et reconstruction du Capital*³, c'est en limitant son attention au seul développement consacré, précisément dans ce premier chapitre, au fétichisme de la marchandise. C'est la même restriction que l'on retrouve dans le très court article (moins de deux pages !) que le *Dictionnaire critique du marxisme* dirigé par Labica et Bensussan consacre au fétichisme, même si le contenu de l'article signale l'usage du terme fétichisme dans d'autres occurrences du *Capital* et, plus largement, de l'œuvre de Marx⁴.

Plus rare encore sont les auteurs à avoir saisi toute l'importance de ce concept dans *Le Capital* et avoir suivi et restitué toutes les méandres de son développement dans cette œuvre. Car – et ce sera l'un des objectifs de cette communication que de l'établir sommairement – le développement de ce concept de fétichisme constitue bien l'un des axes structurants du *Capital*, l'un des ses fils rouges. Dans la littérature francophone récente, je ne connais que deux ouvrages à avoir adopté ce point de vue. En toute immodestie, je dois rappeler que celui que j'ai publié en 2001 sous le titre *La reproduction du capital* est l'un de ces deux ouvrages⁵. L'autre est celui publié par Antoine Artous en 2006, qui présente de surcroît l'avantage sur le mien de signaler toute l'ampleur et l'importance du concept de fétichisme chez Marx bien au-delà de sa critique de l'économie politique⁶. Car – et j'y reviendrai dans ma conclusion – le concept de fétichisme traverse en un sens toute l'œuvre de Marx, des œuvres de jeunesse à celles de la maturité ; car il se retrouve ainsi au cœur de tous les champs parcourus par la critique marxienne.

I. DEFINITION GENERALE PRELIMINAIRE DU FETICHISME DE LA VALEUR

Commençons par donner une définition préliminaire du fétichisme économique ou fétichisme de la valeur, tel que Marx en fait usage dans *Le Capital*. Cette définition est d'autant plus nécessaire que, selon son habitude, Marx n'a pas pris soin de nous fournir une telle définition : le concept de fétichisme opère ou fonctionne dans sa critique de l'économie politique sans avoir été rigoureusement défini comme tel. C'est au lecteur du *Capital* qu'il appartient de le reconstituer, à partir des occurrences de son apparition et des déterminations que Marx déploie alors. L'ensemble des développements dans lesquels le concept apparaît ou est mis implicitement en œuvre n'en présente pas moins une grande cohérence qui atteste de la maîtrise par Marx de ce thème et de son caractère proprement conceptuel.

D'une manière générale, par fétichisme de la valeur, Marx entend une double opération de *réification* et de *déification* des rapports capitalistes de production :

- *La réification* s'opère par confusion de ces rapports avec leurs supports matériels (valeurs d'usage, métal monétaire, moyens de production, titres de propriété, etc.), avec les objets, les choses, les dispositifs matériels, les signes dans et par lesquels les rapports de production se matérialisent et se signifient, qui leur servent donc de médiations physiques ou symboliques.

- Et cette réification se double d'une *déification* (d'une personnalisation surhumanisante) de ces mêmes objets, qui conduit à leur attribuer en tant que tels, substantiellement, des qualités, des propriétés, des vertus et des pouvoirs qu'ils ne doivent qu'à leur fonction de supports des rapports sociaux qui se trouvent réifiés en eux.

Au cœur du fétichisme se trouve ainsi une l'inversion du subjectif et de l'objectif, une objectivation réifiante des sujets (des rapports humains et des pratiques humaines) et une subjectivation déifiante de l'objet qui institue ce monde à l'envers qu'est le capitalisme, dans lequel les producteurs sont en définitive dominés par leurs propres produits, dans lesquels les choses commandent aux hommes. Ce qui signale d'emblée que le concept de fétichisme renvoie à la dialectique du rapport sujet-objet ; j'y reviendrai dans ma conclusion.

Si la notion de *réification* fait partie du vocabulaire marxien dans *Le Capital*, il n'en va pas cependant de même de celui de *déification* que j'ai forgé dans le souci de créer un homophone commode pour désigner l'autre aspect du fétichisme, à la fois opposé en complémentaire de la réification, par lequel les produits de cette dernière se trouvent élevés au rang de puissances surhumaines, personnifiées sur un mode religieux – en quoi on retrouve l'origine de la notion de fétichisme. Je n'ai pas hésité à le faire car je pense qu'on tient là le sens profond de la pensée de Marx sur le sujet, la raison même pour laquelle il a recouru à la notion de fétichisme. Ce que Marx entend signifier, c'est que *le monde économique capitaliste est véritablement d'essence religieuse*, qu'il est un monde religieux sécularisé, mieux : réalisé en actes, en pratiques, en organisations, en institutions et bien évidemment en représentations, dans lequel les hommes ne sont pas soumis à leurs propres créatures divinisées seulement en pensée mais encore et bien plus dans la réalité même des rapports qui les lient entre eux par l'intermédiaire de leurs produits sociaux. Deux passages du *Capital* laissent clairement entendre cela.

Le premier se situe au début du *Capital*, dans la dernière section du premier chapitre, consacré au fétichisme de la marchandise déjà évoqué, qui n'est jamais que la forme élémentaire sous laquelle se présente le fétichisme de la valeur. Marx y

établit clairement l'analogie entre l'univers marchand, apparence la plus superficielle sous laquelle se présente les rapports capitalistes de production, et l'univers religieux :

« C'est [la valeur] un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt ici la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles. Pour trouver une analogie à ce phénomène, il faut la chercher dans la région nuageuse du monde religieux. Là les produits du cerveau humain ont l'aspect d'êtres indépendants, doués de corps particuliers, en communication avec les hommes et entre eux. Il en est de même des produits de la main de l'homme dans le monde marchand. C'est ce qu'on peut nommer le fétichisme attaché aux produits du travail, dès qu'ils se présentent comme des marchandises, fétichisme inséparable de ce mode de production. »⁷

Le second passage se situe, au contraire, à la fin du *Capital* lorsque Marx entreprend l'étude synthétique des rapports de distribution, l'analyse de la répartition de la valeur formée, à travers laquelle l'ensemble de l'économie capitaliste se reproduit. C'est l'occasion pour Marx de railler la fameuse formule trinitaire, Terre-Capital-Travail, chère aux économistes vulgaires, dans laquelle il voit pour sa part le parachèvement du fétichisme économique. Et la métaphore religieuse resurgit à nouveau sous sa plume :

« (...) c'est le monde enchanté et inversé, le monde à l'envers où monsieur le Capital et madame la Terre, à la fois caractères sociaux, mais en même temps simples choses, dansent leur ronde fantomatique. C'est le grand mérite de l'économie politique classique d'avoir dissipé ces fausses apparences et ces illusions : l'autonomisation et la sclérose des divers éléments sociaux de

la richesse, la personnification des choses et la réification des rapports de production, cette religion de la vie quotidienne. »⁸

Que le concept de fétichisme puisse ainsi se retrouver aux deux bouts du *Capital* est l'indice du fait qu'il en constitue un fil conducteur, un fil rouge. C'est ce que je voudrais montrer à présent dans la seconde partie de ma communication, en m'arrêtant plus particulièrement sur certains figures et dimensions du fétichisme.

II. FIGURES ET DIMENSIONS DU FETICHISME DE LA VALEUR DANS *LE CAPITAL*

Considéré dans son ensemble et non pas réduit à quelques éléments épars (par exemple l'analyse de la formation de la plus-value, le procès d'accumulation primitive, la démonstration de la baisse tendancielle du taux de profit moyen), *Le Capital* peut se comprendre comme *une sorte de phénoménologie de valeur* : comme un exposé méthodique des différentes formes de la valeur, depuis sa forme la plus simple (la marchandise) jusqu'à ses formes les plus complexes (la formule trinitaire : Terre-Capital-Travail), expliquant comment et pourquoi chacune de ses formes successives donnent naissance à la suivante. Car Marx ne se contente pas de nous exposer, en les enchaînant, les différentes formes de la valeur, il vise plus fondamentalement à restituer la logique profonde de cet enchaînement, de cette suite de formes se générant les uns les autres. Et cette logique n'est autre que celle de *l'autonomisation de la valeur*, c'est-à-dire :

- de *son abstraction grandissante* : la valeur se détache de plus en plus de sa propre substance, le travail social, auquel elle imprime du même coup sa propre abstraction, qu'elle métamorphose en travail abstrait ; elle se pose ainsi, comme le dit Marx, en « *abstraction in actu* », en abstraction pratique, en abstraction concrète ;
- mais aussi de *son opacité grandissante* : car, au fur et à mesure où elle se détache de sa substance, où elle n'apparaît comme simple forme historiquement déterminée du travail social pour se poser comme une réalité autonome, existant en et par elle-même, elle devient intelligible et

brouille toute l'intelligibilité des rapports sociaux (en l'occurrence capitalistes) de production.

Le fétichisme de la valeur est précisément l'opérateur de cette opacité. Il est donc une dimension essentielle de l'autonomisation de la valeur et il se renforce au fur et à mesure où celle-ci s'affirme. De ce fait, il est aussi, inversement, une des conditions même de cette autonomie. C'est ce double mouvement que je voudrais rapidement exposé dans cette seconde partie de ma communication.

1. Telle qu'elle se trouve exposée dans *Le Capital*, l'autonomisation de la valeur se réalise à travers deux enchaînements successifs. Le premier nous mène de marchandise au capital à travers la médiation de la monnaie (de l'argent). Le second nous mène du capital réel au capital fictif à travers la médiation du capital industriel, du capital marchand et du capital de prêt (ou capital porteur d'intérêt). A chacune de ces étapes, avec l'autonomisation grandissante de la valeur se renforce aussi son fétichisme qui gagne, du coup, de nouvelles déterminations.

Sous la forme la plus simple de la valeur, celle de *la marchandise*, le fétichisme consiste dans le fait que :

- d'une part, la capacité qu'ont les marchandises de s'échanger les unes contre les autres n'apparaît plus comme le résultat de leur commune identité de produits différents d'un même acte social de travail, mais comme le résultat d'une mystérieuse qualité interne qu'elles possèderaient de manière substantielle : la valeur ;
- d'autre part, les proportions dans lesquelles les marchandises s'échangent les unes les autres n'apparaissent plus comme le résultat des proportions inégales dans lesquelles les différents travaux privés matérialisent du travail

social moyen (du travail abstrait), mais, là encore, comme le résultat de leurs quantités de valeur respectives, autrement dit des quantités dans lesquelles se manifeste en elles cette mystérieuse qualité substantielle qu'est la valeur.

Avec *la monnaie*, le fétichisme tient dans le fait que la capacité que possède une marchandise singulière (l'or ou l'argent) d'incarner, de représenter et de mesurer la valeur de toutes les marchandises, donc en définitive la valeur en général, cette capacité donc n'apparaît plus comme le résultat d'un processus historique-social (celui du développement des rapports marchands) mais comme la propriété intrinsèque de cette marchandise singulière, comme une sorte de qualité et propriété naturelle de sa valeur d'usage, donc du métal (or ou argent) dont se compose son corps. Tout se passe comme si l'or ou l'argent possédaient par eux-mêmes, en vertu de leurs qualités ou propriétés intrinsèques de métaux précieux, la capacité d'incarner, de matérialiser et de représenter, et donc aussi de mesurer, la valeur de toutes les marchandises.

Avec *le capital*, le fétichisme de la valeur consiste dans l'apparence d'autovalorisation de la valeur : dans la capacité apparente de l'argent à non seulement se conserver en tant que valeur mais encore à s'accroître en tant que valeur, à engendrer plus d'argent, par l'intermédiaire de la seule circulation de marchandises, selon le mouvement $A - M - A'$. Derrière cette apparence, Marx montre que le secret de la valorisation de la valeur réside dans la consommation productive de la force de travail et la formation consécutive d'une survaleur ou plus-value. C'est donc de l'occultation de ce processus que résulte le fétichisme du capitaliste. Et Marx de montrer comment cette occultation s'opère et comment, par conséquent, le fétichisme capitaliste, l'apparence d'autovalorisation du capital, se renforce au fil des formes successives du capital que son analyse passe en revue.

Cette occultation s'opère déjà *au sein même du procès immédiat du capital* par l'intermédiaire de ce que Marx nomme la soumission réelle du travail au capital. A travers la coopération, la division manufacturière du travail, la mécanisation et finalement l'automation du procès de travail, le capital parvient à s'approprier toutes les puissances sociales du travail, en les séparant des travailleurs individuels aussi bien que du travailleur collectif et en les matérialisant dans un dispositif qui lui appartient en propre (le systèmes de machines, les infrastructures productives) et qui semble être son être propre (sous forme de capital fixe), bref en les présentant comme sa puissance productive propre. Si bien que, dès le procès de production immédiat, le capital apparaît comme une puissance productive autonome, possédant son corps productif propre (le système des machines), son cerveau propre (dans le procès automatisé), son mouvement propre (transformant la loi de la valeur en loi technique du procès de travail), dominant le travail vivant de tout son poids de travail mort accumulé.

Le procès de circulation du capital va venir renforcer la représentation mystificatrice du capital comme puissance autoproductrice. D'une part, dans la circulation du capital, le procès de production passe au second plan et se trouve occulté comme tel ; le procès de production semble n'être plus qu'un simple détour et une simple annexe du procès de circulation qui apparaît comme le véritable procès du capital.

D'autant plus que, d'autre part, même si le procès de circulation ne produit ni valeur ni plus-value, il apparaît néanmoins comme le lieu et le moment de leur création puisque c'est en lui qu'apparaissent, que se manifestent comme telles la valeur et la plus-value nouvellement formées dans le procès de production, c'est en lui qu'elles se réalisent en argent, qu'elles se posent dans leur forme autonome. La

circulation apparaît ainsi comme le véritable procès du capital, puisque c'est en lui qu'il se manifeste comme valeur se valorisant. Apparence fétichiste que conforte l'incidence du temps de circulation et des frais de circulation sur la valorisation du capital, incidence purement négative (limitative) sans doute, mais qui n'en n'accrédite pas moins l'idée que la valorisation du capital est l'oeuvre du procès de circulation.

Enfin, il se produit dans le procès de circulation un phénomène analogue à celui précédemment mentionné à propos du procès de production. De même qu'au sein de ce dernier le capital s'approprie l'ensemble des puissances sociales du travail en les faisant apparaître comme ses puissances propres, le capital semble assurer par son procès de circulation, par l'entrelacement entre ses multiples fragments autonomisés (les capitaux singuliers), l'unité dans l'espace et le temps du procès social de (re)production. Autrement dit, l'unité de ce procès qui, dans toute société, résulte de la coopération entre les différents travailleurs individuels, collectifs de travail, unités productives, etc., prend ici la forme de l'unité du capital social. C'est ce dernier qui semble assurer, par le processus incessant d'échange entre ses différents fragments, la continuité et la reproduction de l'acte social de travail, et non l'inverse.

Et ce processus fétichiste s'aggrave encore avec les formes du rapport capitaliste qui se déploient *sur la base de l'unité des procès de production et de circulation du capital*. Tout d'abord, avec les formes *profit* et *taux de profit* : en apparaissant comme excédant de la valeur réalisée au terme du procès de production et de circulation sur la valeur dépensée dans ce procès, le profit occulte désormais totalement sa nature de surtravail non payé ; tandis qu'en se rapportant à la totalité du capital avancé, sans distinction aucune de ses fractions composantes (constante et variable, fixe et circulante, productive et improductive), le profit fait du

même coup apparaître le capital comme sa source unique : c'est *tout* le capital et *rien* que le capital qui semble produire la plus-value.

Avec la formation d'un *taux de profit moyen*, l'occultation et la mystification du rapport capitaliste propres au fétichisme capitaliste franchissent un nouveau degré supplémentaire. Avec la peréquation de la masse totale de la plus-value formée entre l'ensemble des capitaux en fonction, dont résulte le profit moyen, la valorisation de chaque capital singulier n'a apparemment plus aucun rapport avec la qualité et la quantité du travail vivant qu'il met directement en oeuvre, ni par conséquent avec l'exploitation du travail vivant qu'il organise. Tout se passe comme si toute somme d'argent avancée dans le procès de reproduction trouvait désormais à se valoriser en tant que telle, quelle que soit la branche de production dans laquelle elle se trouve avancée et quel que soit le type de travail qu'elle met en oeuvre. En somme, avec la formation du taux de profit moyen, le capital acquiert une forme sous laquelle il apparaît capable de se conserver et de s'accroître en tant que valeur du seul fait, apparemment, de sa qualité de valeur :

« Et dans cette forme complètement aliénée du profit, et dans la mesure où la configuration du profit en dissimule le noyau interne, le capital acquiert de plus en plus une figure objective et, de rapport qu'il est, se transforme de plus en plus en chose, mais en chose qui a incorporé le rapport social, qui l'a absorbé, en chose qui se comporte vis-à-vis de soi-même comme pourvue d'une vie et d'une autonomie fictives, être à la fois perceptible et immatériel. »⁹

Cette réification du rapport capitaliste et cette personification des formes réifiées qu'il prend s'accroissent encore avec l'autonomisation d'une partie du capital social dans le procès de circulation, autrement dit avec *la formation du capital marchand*. Dans le profit marchand (commercial ou bancaire), toute trace d'un

rapport d'exploitation, d'un procès entre capital et travail, a disparu, puisque la valorisation du capital procède ici (en apparence du moins) de la simple circulation des marchandises.

A fortiori en est-il ainsi en ce qui concerne *le capital de prêt* (le capital financier) qui se manifeste comme valeur capable de se développer par elle-même en une somme de valeur supérieure, sans médiation ni d'aucun procès de travail ni même d'aucun rapport marchand, d'aucun échange entre argent et marchandise comme c'est encore le cas au sein du capital marchand. La réification du rapport capitaliste et la personnification de la forme réifiée qu'il prend, et avec elles le fétichisme de la valeur, sont alors à leur comble :

« Avec le capital porteur d'intérêt, le rapport capitaliste atteint sa forme la plus extérieure, la plus fétichisée. Nous avons ici A - A', de l'argent produisant de l'argent, une valeur se mettant en valeur elle-même, sans aucun procès qui serve de médiation aux deux extrêmes (...) Dans le capital porteur d'intérêt se trouve achevée l'idée du fétiche capitaliste, la conception qui attribue au produit accumulé du travail, fixé comme argent, la force de produire de la plus-value grâce à une qualité secrète, innée, de façon purement automatique et suivant une progression géométrique (...). »¹⁰

Mais le fétichisme de la valeur peut poursuivre sa route au-delà du capital réel, sous la forme de *la constitution de capital fictif*, par capitalisation des revenus de n'importe quel titre de propriété ou de crédit garantissant un revenu ou permettant s'imposant d'escompter un revenu. La valeur-capital fictive ainsi constitué va permettre d'échange ces titres et de spéculer sur leur cours, en donnant ainsi lieu à une économie fictive au sein de laquelle peuvent se réaliser de somptueuses 'plus-values' spéculatives comme s'engendrer de retentissantes 'moins-values' lors des

krachs qui la ponctuent périodiquement. Dans la valorisation d'une somme d'argent par un processus (la circulation de titres de propriété ou de crédit et par la spéculation sur leur cours) qui ne passe plus, ni directement ni même indirectement, par le procès de production, qui se valorise non plus par l'échange de valeurs réelles (de marchandises) mais par l'échange de valeurs fictives (les valeurs de capitalisation des titres), toute intelligence de la nature et de la source de la valeur et de la valorisation devient impossible. Et l'apparence d'autovalorisation de la valeur, la croyance en la capacité de l'argent de générer par lui-même indéfiniment de l'argent atteint ici son point culminant :

« Ainsi, il ne reste absolument plus trace d'un rapport quelconque avec le procès réel de mise en valeur du capital et l'idée d'un capital considéré comme un automate capable de créer de la valeur par lui-même s'en trouve renforcée. »¹¹

2. Mais pourquoi Marx prend-il un soin aussi méticuleux à suivre dans tous ses méandres le développement du fétichisme de la valeur et, notamment, du fétichisme capitaliste ? Il faut croire que cela est essentiel à l'analyse du capital lui-même comme rapport de production. Essayons de préciser la place qui lui revient dans l'ensemble de cette analyse. Cela va nous permettre de préciser le sens et la portée du concept de fétichisme.

En quelques passages de sa critique de l'économie politique (d'ailleurs plutôt au sein des *Théories sur la plus-value* que dans *Le Capital* lui-même), Marx distingue et oppose ce qu'il nomme le mouvement *ésotérique* du capital, celui dont il tente précisément, par sa critique de l'économie politique, d'établir la loi générale, les conditions et nécessités de fonctionnement, les limites et les contradictions internes,

à ce qu'il nomme le mouvement *exotérique* du capital : son mouvement apparent, tel qu'il se manifeste à la surface des choses, aux yeux des agents ordinaires de la production, travailleurs salariés aussi bien que capitalistes. Le concept de fétichisme permet, tout d'abord, à Marx de caractériser et d'analyser ce mouvement exotérique : il permet de comprendre sous quelles *apparences* le mouvement réel du capital se manifeste aux yeux des agents économiques et de comprendre aussi, du même coup, les représentations *illusoires* du mouvement du capital que ces agents se forment, en fonction de leur situation au sein des rapports de production. Ainsi, avant de relever de la catégorie de l'illusion, le fétichisme relève de celle de l'apparence : le fétichisme définit la forme opaque, inintelligible, exotérique, sous laquelle le procès de reproduction du capital apparaît nécessairement du fait de l'autonomisation de la valeur qui s'y réalise.

Mais là ne s'arrête pas l'intérêt du concept de fétichisme chez Marx. Car ce dernier ne se contente pas de distinguer et d'opposer mouvement ésotérique et mouvement exotérique du capital, son mouvement réel et son mouvement apparent. Il cherche à montrer comment ils s'articulent dialectiquement : comment ils s'engendrent réciproquement tout en se niant réciproquement. A travers l'analyse du fétichisme, Marx cherche donc à expliquer :

- d'une part, comment le mouvement ésotérique engendre le mouvement exotérique, autrement dit comment naissent et se confortent les formes et les représentations fétichistes en fonction desquelles les agents ordinaires de la production se déterminent dans leurs rapports réciproques ;

- d'autre part et inversement, comment le mouvement exotérique engendre le mouvement ésotérique, autrement dit en quoi ces formes et ces représentations fétichistes sont *fonctionnelles* relativement au procès de reproduction du capital :

comment, à travers ces représentations, non pas en dépit mais précisément grâce à leur caractère illusoire, les différents agents de la production, travailleurs salariés aussi bien que capitalistes, sont conduits à agir conformément aux exigences et aux lois du mouvement ésotérique du capital, aux exigences et aux lois de la reproduction du capital comme rapport de production.

La première proposition a été amplement illustrée par la précédente analyse de la genèse des différentes formes du fétichisme. Il faudrait reprendre toutes ces formes également pour illustrer la seconde proposition. Ce n'est malheureusement pas possible dans les limites de cette communication. Je me contenterai donc d'un exemple : celui des catégories de *profit* et de *taux de profit*.

Catégories fétichistes par excellence puisque, comme je l'ai signalé tout à l'heure, en elles, la valorisation du capital est rapporté à la fois *rien* qu'au capital (à l'exclusion du travail) et à *tout* le capital, à toutes ses composantes (capital constant comme capital variable, capital fixe comme capital circulant, capital improductif de circulation comme capital productif), sans distinction aucune quant à la nature et aux fonctions de ces différents composantes – conformément à l'idée fétichiste que, en tant que tel, le capital possède une mystérieuse capacité à se valoriser. C'est là très exactement l'apparence fétichiste sous laquelle le capitaliste appréhende le procès de reproduction dont il est l'agent ; mais aussi très exactement la représentation fétichiste en fonction de laquelle il doit agir pour se comporter en « *fonctionnaire du capital* » comme le qualifie Marx.

En effet, tout ce qu'un capitaliste sait, veut savoir et doit en définitive savoir pour remplir sa fonction de capitaliste, c'est combien de capital il a dû avancer pour produire une certaine quantité de marchandises et combien lui a rapporté la mise en vente de ces mêmes marchandises. Ce sont ces deux grandeurs qu'il va sans cesse

rapporter l'une à l'autre, et dont le rapport n'est autre que le taux de profit précisément. Ainsi, pour irrationnel (fétichiste) qu'il soit en tant que forme du rapport capitaliste, le taux de profit n'en a pas moins sa signification et une importance fondamentale pour le capitaliste individuel. Il mesure en effet la proportion dans laquelle son capital s'est mis en valeur, le degré de valorisation de la valeur qu'il a initialement avancée comme capital, à fin de valorisation justement. Or c'est bien cela qui importe en définitive à ses yeux de capitaliste. Le taux de profit va ainsi servir d'indicateur et d'aiguillon du comportement des capitalistes individuels, que ce soit dans leur rapport à leur propre capital ou dans leurs rapports réciproques de concurrence, par exemple dans leurs décisions d'investissement, dans leurs stratégies de conquête des marchés, dans leurs opérations de fusion-acquisition, etc.

Mais, ce faisant, dans et par la pratique des capitalistes individuels, dans et par leur calcul économique, la forme fétichiste du rapport capitaliste qu'est le taux de profit va acquérir une portée fonctionnelle relativement à la reproduction du capital social tout entier. Car, fort de la conviction fétichiste que toute valeur-capital est capable d'engendrer par elle-même une survaleur et que cette survaleur est l'oeuvre indivisible de toute la valeur-capital avancée, quelle que soit la forme concrète (matérielle et sociale) qu'elle revêt temporairement dans le procès de reproduction ; autrement dit, fort de la conviction fétichiste que rien que le capital et tout le capital engendre du profit, chaque capitaliste espère et exige en définitive que son capital soit valorisé au minimum au même titre que tout autre, et si possible mieux que les autres. Et il va agir en conséquence, recherchant les meilleures opportunités de valorisation pour son capital, l'investissant dans les branches et les entreprises les plus rentables, y adoptant les modes de produire et de circuler les plus profitables.

Bref, parce qu'ils exigent pour leurs capitaux une rémunération proportionnelle à leur seule masse, sur la base de la représentation fétichiste du profit comme produit de la totalité du capital avancé, les capitalistes individuels vont gérer leurs capitaux singuliers de telle sorte qu'ils vont en définitive provoquer l'égalisation des taux de profit qu'exige la reproduction du capital dans son ensemble. Ainsi quittent-ils les branches de production qui rapportent un profit inférieur pour celles qui rapportent un profit supérieur, en égalisant en définitive par ces incessants déplacements de capitaux d'une branche à l'autre les conditions de valorisation des capitaux entre les différentes branches.

La fonctionnalité de ces formes fétichistes du rapport capitaliste que sont le coût de production et le profit se confirme donc, non pas en dépit de leur caractère fétichiste mais précisément grâce à lui. En exigeant une rémunération de son capital strictement proportionnelle à sa grandeur, tous éléments du capital confondus, sur la base de l'apparence d'autovalorisation du capital, non seulement chaque capitaliste veille à l'intérêt de son propre capital dans la concurrence qui l'oppose aux autres capitaux ; mais encore il contribue, bien qu'à son insu, à la réalisation des conditions de reproduction de l'ensemble du capital en fonction dans la société, du capital social. Le caractère fétichiste de la forme taux de profit apparaît ainsi comme le détour par lequel se réalise, au sein de la conscience de chaque capitaliste et dans les rapports de concurrence entre capitalistes, les exigences de la reproduction du capital au niveau de la société tout entière.

Le fétichisme du rapport capitaliste est ainsi une des conditions mêmes de la reproduction de ce rapport. Il est très exactement le support de l'adéquation du comportement capitaliste aux exigences générales de la reproduction du capital comme rapport social de production.

III. LES RAISONS DE LA MECONNAISSANCE DE L'ANALYSE MARXIENNE DU FETICHISME DE LA VALEUR AU SEIN DU CAPITAL

J'espère être parvenu à vous convaincre de l'importance de l'analyse marxienne du fétichisme de la valeur au sein du *Capital*. Dès lors, une dernière question se pose : pour quelles raisons cette analyse a-t-elle été aussi systématiquement méconnue par les analystes et commentateurs du *Capital* ? Deux raisons au moins se conjuguent ici.

1. La première tient, me semble-t-il, à *la méconnaissance plus générale de la définition du capital comme valeur en procès* à laquelle la thématique du fétichisme de la valeur se rattache. A cette définition, sous l'influence du marxisme classique, l'immense majorité des lecteurs du *Capital* ont généralement préféré celle du capital comme rapport de production qui est ici tout à fait insuffisante voire inopérante.

On sait que Marx reproche à l'économie politique de n'avoir pas su – ou alors seulement très imparfaitement – analyser la catégorie de valeur. Et c'est bien pourquoi elle est elle-même victime du fétichisme de la valeur qui la conduit à naturaliser et éterniser les rapports capitalistes de production.

« *L'économie politique a bien, il est vrai, analysé la valeur et la grandeur de valeur, quoique d'une manière imparfaite. Mais elle ne s'est jamais demandé pourquoi le travail se représente dans la valeur, et la mesure du travail par sa durée dans la grandeur de valeur des produits. Des formes qui manifestent au premier coup d'œil qu'elles appartiennent à une période de l'histoire sociale dans laquelle la production et ses rapports régissent l'homme au lieu d'être régis par lui, paraissent à sa conscience bourgeoise une nécessité aussi*

naturelle que le travail productif lui-même. Rien d'étonnant qu'elle traite les formes de production sociale qui ont précédé la production bourgeoise, comme les Pères de l'Eglise traitaient les religions qui ont précédé le christianisme. »¹²

L'économie politique s'est contentée de déterminer (bien que de manière confuse) la *grandeur* de la valeur et la *substance* de la valeur, mais elle ne s'est pas arrêtée à scruter la *forme* même de la valeur : la valeur comme forme spécifique du travail social. C'est au contraire à cette forme et à ses tortueux développements que Marx consacre tout son effort le long du *Capital*. Ce que Marx montre notamment, c'est que :

- ces développements répondent à une logique spécifique, celle de *l'autonomisation* tendancielle de la valeur par rapport à son propre contenu, à sa propre substance, le travail social ;
- le capital constitue lui-même une étape le long de ce processus d'autonomisation : c'est le moment où la valeur, comme forme autonomisée du travail social, parvient à s'affirmer comme une entité capable de se conserver et de s'accroître en tant que valeur. Tel est précisément le sens de l'expression valeur en procès par laquelle Marx définit à plusieurs reprises le capital dans *Le Capital* lui-même ainsi que dans ses différents manuscrits préparatoires (les *Grundrisse*, les manuscrits de 1861-1863) ;
- enfin le fétichisme est lui-même une dimension constitutive de ce processus d'autonomisation de la valeur, ainsi que je l'ai rappelé précédemment.

C'est faute d'avoir compris l'importance de cette définition du capital comme valeur en procès et de l'avoir restituée dans l'analyse de la logique générale

d'autonomisation de la valeur que les analystes et commentateurs du *Capital* ont eu tendance à méconnaître l'importance de la thématique du fétichisme.

2. Mais il y a une raison plus fondamentale encore de cette méconnaissance, qui explique en fait largement la précédente. L'immense majorité des analystes et commentateurs du *Capital* ont totalement ignoré ou méconnu son sous-titre, qui a d'ailleurs constitué le titre de l'ensemble des manuscrits qui l'ont précédé et préparé : « *Critique de l'économie politique* ». Au mieux, ils ont compris ce sous-titre dans un sens très réducteur : Marx aurait simplement eu pour ambition de critiquer l'économie politique de son temps, la science économique, en en dénonçant, rectifiant et dépassant les erreurs. Ce qu'il fait d'ailleurs pour partie dans *Le Capital*.

Mais là n'est pas l'essentiel de son propos. L'objet de la critique marxienne de l'économie politique ne se réduit nullement à la seule science économique ; et son objectif ne se réduit pas davantage à dénoncer les lacunes et les insuffisances de cette science et à la parachever comme science. Par delà la science économique, la critique marxienne s'en prend à la réalité même qui est l'objet de cette science, c'est-à-dire aux rapports capitalistes de production et au mode de production capitaliste dans son ensemble qui se constitue sur la base de ces rapports de production. Autrement dit, par delà l'économie politique comme *représentation* (science), Marx s'en prend à l'économie politique comme *réalité* (aux rapports capitalistes de production structurant le monde contemporain) : à l'économie politique comme monde.

Si j'avais à résumer en une seule formule la critique marxienne de l'économie politique comme monde, autrement sa critique de l'univers capitaliste, je dirais qu'il dénonce en lui *un monde à l'envers*, c'est-à-dire :

- un monde dans lequel les producteurs sont dominés par leurs propres produits autonomisés (sous forme de marchandises, d'argent et de capital) ;
- un monde dans lequel les hommes sont gouvernés par les choses qui résultent de leurs propres activités ;
- bien plus : un monde dans lequel les hommes sont sacrifiés à la survie de ces choses fétichisées (la marchandise, l'argent, le capital), érigés en idoles barbares et sanguinaires qui n'hésitent pas à vouer les hommes à la misère et à la mort pour perpétuer leur propre règne.

Autrement dit, ce que Marx dénonce dans l'économie politique comme monde, c'est précisément ce qu'il dénonce dans l'économie politique comme représentation : un univers de formes fétichisées, auxquelles leur nature fétichiste donne précisément l'apparence de réalités à la fois naturelles et idéales, à ce double titre promises à l'éternité. La méconnaissance de la thématique du fétichisme est intimement liée à la méconnaissance de la dimension *critique* de l'œuvre de Marx et du projet, proprement révolutionnaire, de mettre fin aux formes fétichisées qui aliènent l'activité humaine : de renverser ce monde à l'envers instituée par les formes marchandises, argent et capital du travail social.

CONCLUSION

Je conclurai brièvement ma communication en rappelant, comme j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner au passage, que l'usage du concept de fétichisme par Marx ne se limite nullement à sa seule critique de l'économie politique. On le retrouve implicitement ou même explicitement utilisé par Marx dans son analyse critique d'autres formes sociales fétichisées, telles que l'Etat, le droit, la société civile, l'individualité privée, la nation, etc.

C'est qu'il y a fétichisme chaque fois que le produit de l'activité sociale des hommes se fixe et se fige dans une forme où il s'autonomise par rapport à eux en une réalité qui les domine et les opprime et semble leur être extérieure et supérieure. Autrement dit, chaque fois qu'il y a aliénation de l'activité humaine. Le concept de fétichisme renvoie donc en définitive à la compréhension de la réalité sociale comme *praxis*, c'est-à-dire comme production, comme rapport conflictuel et dynamique entre sujet et objet, acte et œuvre, qui est au cœur de la pensée de Marx et qui en fait toute l'originalité épistémologique et lui assure sa portée critique. Ce qui interdit une fois pour toute de l'ignorer lorsqu'on se veut marxiste.

Alain Bihr

Université de Franche-Comté

¹ Louis Althusser et alii, *Lire Le Capital*, Maspero, 1965.

² Jacques Bidet, *Que faire du Capital ? Philosophie, économie et politique dans Le Capital de Marx* {1985}, PUF, 2^e édition, 2000.

³ *Explication et reconstruction du Capital*, PUF, 2004.

⁴ Georges Labica et Gérard Bensussan (dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, 1982, pages 464-466.

⁵ Alain Bihr, *La reproduction du capital. Prolégomènes à une théorie générale du capitalisme*, Lausanne, Page deux, 2001.

⁶ Antoine Artous, *Le fétichisme chez Marx. Le marxisme comme théorie critique*, Editions Syllepse, 2006. A signaler aussi l'ouvrage déjà ancien du regretté Jean-Marie Vincent, *Fétichisme et société*, Anthropos, 1973 ; ainsi que celui de Joël Martine, *La parole, l'or et l'Etat*, Anthropos, 1979.

⁷ *Le Capital*, Editions Sociales, tome 1, page 85.

⁸ *Le Capital*, Editions Sociales, tome 8, pages 207-208 ;

⁹ *Théories sur la plus-value*, Editions Sociales, tome 3, page 570.

¹⁰ *Le Capital*, Editions Sociales tome 7, pages 55-56 et 62-63.

¹¹ *Id.*, page 129.

¹² *Le Capital*, Editions Sociales, tome 1, pages 91-92.